



Edito : 50 années d'exposition des artistes à Morschwiller-le-Bas (3 et 4 juin 2023)

L'exposition les 3 et 4 juin de nos artistes locaux au Dorfhüs a été l'occasion de célébrer le 50^{ème} anniversaire de la première édition, fin janvier 1973, portée à l'époque par Paul Sutter, alors adjoint au maire et président du Cercle St Ulrich. Alfred Giess, disparu la même année et que nous avons honoré à plusieurs reprises en était alors le parrain.

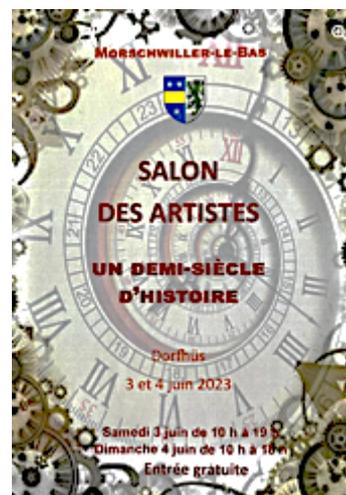
Il y a 50 ans Morschwiller-le-Bas ne comptait que la moitié de sa population actuelle. Il y a 50 ans, l'animation culturelle ne faisait pas le poids face aux autres activités traditionnelles des associations locales.

Il y a 50 ans, il fallait y croire et oser le faire ! Les 17 artistes locaux l'ont fait et initié une longue série de 43 autres éditions. Des talents éclectiques se sont révélés à la population. L'un d'eux au moins, Decko, a percé au niveau international.

Certains de ces pionniers ont encore exposé 50 ans après cette première, d'autres nous ont quitté en nous laissant en héritage l'une ou l'autre de leurs œuvres.

Nous pouvons nous réjouir que de nombreux talents aient repris le flambeau. La flamme de la création artistique, à l'instar de la flamme olympique, n'a pas vocation à s'éteindre.

Marie Christine et le Comité de rédaction



Les cigognes d'Alsace, vecteur de natalité ?

Le retour en grand nombre de cigognes dans notre région (et, à présent, dans les régions limitrophes) préfigurerait-il un rebond de la natalité ?

La tradition de la cigogne porteuse de bébés semble être apparue au milieu du 19^{ème} siècle en Alsace puis, comme d'autres traditions (le sapin de Noël, par exemple) a essaimé en France et au-delà. Une carte de naissance figure vers 1850 dans le catalogue de l'imprimerie Wentzel de Wissembourg avec la mention : « La cigogne l'a apporté ».

Selon la légende alsacienne apparue à ce moment, les femmes désireuses d'avoir un enfant devaient faire un vœu au-dessus d'un Kinderbrunnen, un « puits à enfants », entretenu par un gnome à barbe blanche. Sous la cathédrale de Strasbourg existait un lac souterrain où jouaient les âmes des enfants en attente de naître. Le vœu fait, le gnome prenait sa barque pour aller pêcher une âme et la déposer sur la margelle du puits. Une cigogne arrivait et de son bec puissant, elle déposait le bébé dans un panier avant de le porter jusque dans son berceau.

En marge de cette légende, on disait aussi que si une cigogne volait

à basse altitude au-dessus d'une jeune femme, celle-ci aurait un bébé dans l'année.

A Morschwiller-le-Bas, une légende locale bien ancrée durant des générations rapportait que la cigogne s'approvisionnait en bébés au Stuwabrunna, rue Longue. Lorsqu'on voulait un petit-frère ou une petite sœur, il suffisait de placer un sucre sur le rebord de la fenêtre.



Le Stuwabrunna

D'où viennent les noms de nos villages et de nos lieux : les effets de la francisation.

Nous poursuivons, sans forcément la clore, notre série sur l'origine des noms de nos villages (toponymie) en évoquant les transformations qu'ils ont subies du fait de changements de nationalité.

Il est surtout question d'ailleurs de francisation, après la ré-annexion de l'Alsace-Moselle par la France en 1918, subsidiairement aussi après la Libération à l'issue de la seconde guerre mondiale, car l'Alsace occupée avait été regermanisée par le régime nazi.

Pour mémoire, depuis la nuit des temps, les noms des lieux et des habitants d'Alsace sont allemands.

Les premières vellétés de francisation remontent à la Révolution française dont les fonctionnaires monolingues ont commencé à modifier le nom des localités.

Durant la guerre de 1914/18, l'armée française rebaptise des sommets vosgiens. Par exemple, le Lingenkopf devient le « Linge », le Hartsmanweilerkopf est renommé « Vieil-Armand ».

À l'issue de la guerre de 14/18, de crainte d'être taxés de germanophilie, les élus alsaciens laissent rebaptiser sans broncher les rues de leurs communes à la gloire des militaires et régiments français (on se rappelle tout de même que 33 000 alsaciens-lorrains sont morts sous l'uniforme adverse et qu'ils n'ont jamais eu de rue à leur nom).

C'est ainsi que de nombreux toponymes, traduits ou transformés de façon incompréhensible, perdent leur signification ou leur justification historique.

Voici quelques exemples de francisation :

Altweier / Aubure ; Kestenholz / Châtenois ; Krüt / Kruth ; Lüzel / Lucelle ; Masmünster / Masevaux ; – Mauersmünster / Marmoutier ; Meisengott / Maisongoutte ; Niedersulzbach / Soppe-le-Bas ; Pfirt / Ferrette – Alt-Pfirt / Vieux-Ferrette ; Rappoltstein / Ribeauvillé ; Schlettstadt / Sélestat...

Meisengott → **MAISONSGOUTTE** Masmünster → **MASEVAUX**

Et quelques exemples de traduction :

Heiligblasien / Saint-Blaise-la-Roche – Lützelstein / La Petite-Pierre – Neukirch / Neuve-Église – Schöngrund / Bellefosse – Schönenberg im Breuschtal / Belmont – Sulzbad / Sultz-les-Bains ...

À l'époque du Saint Empire germanique, des centaines de châteaux alsaciens occupaient des sommets vosgiens ou des monticules de plaine, pour défendre la population. Ils ont tous été détruits, pour l'essentiel par les armées de Louis XIV et ses alliés suédois. Ils portaient le nom de Burg (mot féminin), qui signifie « château ». L'ignorance des traducteurs a transformé le « Burg » en « bourg » qui ne signifie pas « château, mais « village ». Ainsi, la Hohkönigsburg devient le Haut-Koenigsbourg – la Hohlandsburg / le Hohlandsbourg – Wasserburg / Wasserbourg etc...

Comme évoqué dans un précédent numéro, Morschwiller-le-Bas, autrefois Niedermorsweiler, a bien failli être rebaptisé Morschwiller-lès-Mulhouse. Nos élus ont su résister à l'absurde, mais pas à la francisation.

J'ai descendu dans mon jardin pour y cueillir : la menthe (*Pfafferminz*)

La menthe est une plante vivace et rustique qui exhale une odeur fraîche et tonique. Elle s'utilise en cuisine et permet d'apporter une touche de fraîcheur dans vos préparations estivales.

Elle a également des vertus médicinales.

Au jardin d'inspiration médiévale vous la trouverez dans le plessis n° 4 « maux de ventre et purge ».

Il existe de nombreuses variétés de menthe :

- **menthe poivrée ou sauvage** à la saveur rafraichissante
- **menthe verte** à la saveur plus douce
- **menthe marocaine** au goût plus prononcé. Elle est utilisée pour le thé à la menthe et le sirop à la menthe du Cercle d'histoire
- **menthe bergamote** à la saveur agrume et poivrée. Elle aromatise les salades, les salades de fruits, le taboulé
- **menthe coq** toujours dans le plessis 4. Moins parfumée, elle est recommandée pour ses vertus digestives, troubles intestinaux, flatulences.

D'autres variétés sont disponibles sur le marché (menthe-citron, menthe chocolat etc.)



En flânant le long de nos rues : la rue de l'École , Schüelgassa (suite)

La rue de l'École, comme évoqué dans notre précédent Histogram, doit son nom à l'implantation de l'école de garçons en 1873. Avant cela, elle faisait partie de la rue de l'Église.

L'une de ses singularités est la présence de cours communes qui font, qu'en apparence, on saute plusieurs numéros de maisons en quelques mètres. Il en existe quelques autres dans le village, en particulier rue de la Première Armée française.

Nous avons évoqué dans le numéro 34 la demeure des « six fesses » qui trônait parmi d'autres maisons anciennes entre les n°5 et 17.

Un peu plus haut, au n°19 se tenait la maison natale d'Alfred Giess, démolie depuis. Lucien Giess, son père, y exploitait un atelier d'ébénisterie. Ce personnage mérite d'être connu, pas seulement pour avoir été le père du peintre. Il a réalisé en bois bien avant 1914 un appareil de prise de vues avec lequel il a réalisé quelques photos du château et de son parc, ainsi que d'auberges villageoises.

Nous restons toujours en quête de ces images.

A l'époque, il a aussi donné son nom à des étangs de pêche aujourd'hui déplacés, à proximité de l'actuelle plaine de jeux.

Entre la mairie actuelle et l'horticulture Baldeck se trouvait la menuiserie « Kohler » détruite par un incendie.

Du côté pair de la rue, un mur d'enceinte protège actuellement un immeuble d'habitation, à l'emplacement d'une ancienne ferme transformée par la CTA (pionnière des transports automobiles dans notre région que les Histogram de 2021 ont largement mise en valeur).



Juste un peu plus haut, la maison de Lucien Hohl (image ci-contre) de la première moitié du 19^{ème} siècle, bâtie dans le prolongement d'anciennes granges de ferme, évoquera bien des souvenirs pour les anciens. Lucien Hohl était entre autres le « Monsieur Carnaval » du village à une époque où la spontanéité et un peu de fantaisie loufoque suffisaient à créer une animation.

Côté impair, nous retrouvons ce saut de numéros lié à des cours communes. Le n° 23, bien que remanié, date des années d'après la Révolution.



Aux numéros 39 et 41, nous sommes sur la propriété de notre ancien adjoint aux maires Baldeck qui a contribué par ses écrits à alimenter notre histoire locale. Là ont été mis à jour des vestiges préhistoriques : silex, tessons de poterie, et surtout une meule du néolithique(4000 ans avant JC).

Ci-contre, la maison d'habitation de l'actuelle jardinerie Baldeck au début du siècle dernier. Les premières serres ont été installées par le grand-père de l'exploitant actuel en 1920. Nous serons en mesure de détailler une partie de l'histoire de cette exploitation lors d'un prochain numéro.



Devant la maison natale du peintre, 19 rue de l'École, jouxtant l'atelier d'ébénisterie de Lucien Giess. Le peintre se tient à droite, son épouse est debout derrière la personne assise, Céline Schlienger, sa sœur. Le père, Lucien (cheveux en brosse se tient devant la porte d'entrée).

Les 3 et 4 juin l'arum dragon et la chenille machaon se sont invités aux journées portes ouvertes du Jardin d'inspiration médiévale.

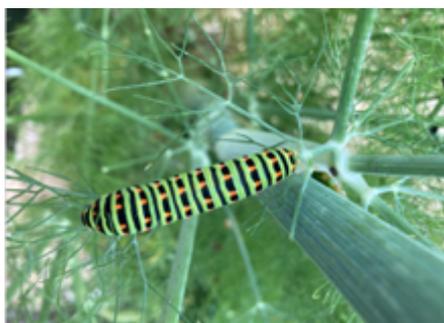
De nombreux visiteurs, morschwillerois et de communes alentour, néophytes ou initiés, ont rendu visite à notre jardin le week-end du 3 au 4 juin. Au cours d'une visite commentée, ils ont découvert ou approfondi leurs connaissances sur ce qui constituait la base de la survie des humains à une époque où l'épicerie ou l'herboristerie du coin n'existaient pas. Moment aussi de rappeler que le Moyen Âge était une période de 1000 ans qui n'a pas grand-chose à envier à notre civilisation prétendument avancée du CHATGPT.

Nous avons eu la chance de faire découvrir à cette occasion deux curiosités :

- la floraison de l'arum dragon qui ne dure que de 24 à 36 heures (mais qui dégage une odeur pas très agréable)
- une population de chenilles du papillon machaon se régaland dans le fenouil.



L'arum dragon



Chenille du papillon machaon.

C'est l'occasion de rappeler que le jardin est ouvert en visite libre tous les jours, toute l'année. Des visites commentées « sur mesures » sont possibles sur simple demande (cercle.histoire.mlb@gmail.com)

L'énigme mathématique du professeur Gérard.

Dans son jardin médiéval, Hansi a planté aux 4 extrémités d'un rectangle un plant d'armoise, un plant de benoite, un plant de consoude et un plant de fenouil. Puis il a creusé un puits dont le centre se trouve à 8 mètres de l'armoise, à 10,2 mètres de la benoite et à 15 mètres de la consoude.

A quelle distance le centre de ce puits se trouve-t-il du fenouil ?

La recette du Cercle d'histoire : Sirop de menthe *Pfaffermìnzsirop*

Pour 1 l de sirop de menthe : 200 g de feuilles (soit env. 450 feuilles), 1 kg de sucre blanc ou sucre de canne, 1 l d'eau, 1 citron bio ou 15 cl de jus de citron

Rincer les feuilles à l'eau froide et placez-les dans un récipient.

Porter l'eau et le citron à ébullition.

Verser l'eau sur les feuilles.

Laisser infuser 24 h en couvrant le récipient d'un film alimentaire.

Filter la préparation et presser les feuilles pour en extraire toute l'eau de macération.

Verser le jus dans une casserole et ajouter le sucre.

Faire cuire à feu doux jusqu'à ébullition durant 10 mn env. en remuant fréquemment.

Verser le sirop brûlant dans une bouteille stérilisée.

Le sirop de menthe maison a une couleur brunâtre. Si vous souhaitez obtenir une couleur plus proche du vert du commerce vous pouvez ajouter du colorant alimentaire.

Au Cercle d'Histoire nous utilisons la menthe marocaine mais d'autres menthes peuvent être utilisées.



Le 24 mai 1950, la fête des Mères (Muttertag) devient nationale.

(cet article a été inspiré par la publication de notre ami Jean-Marc Munch, de la Société d'Histoire de Richwiller).

Inspirée de cultes païens, reprise par les natalistes du XIX^{ème}, cette fête a été propagée par le régime de Vichy, mais c'est la IV^{ème} République qui en a fait une fête nationale en France.

L'humanité a souvent rendu hommage à celle qui lui donne la vie, celle qui enfante, la mère. Dès l'Antiquité, les Grecs glorifient la maternité en célébrant tout au long de l'année et particulièrement au printemps, la mère de tous les dieux : Rhéa.

Au 5^{ème} siècle av. J.C., les Romains rendent hommage aux femmes et aux mères lors des Matraliae. Cette fête qui se déroule le 11 juin, au moment où l'on se rapproche du solstice d'été, célèbre Mater Matuta, la déesse de l'aube et de l'enfantement.

Le Moyen Âge voit disparaître en Europe cette célébration au profit du culte de la mère du Christ. Mais honorer la Vierge Marie ne peut être associé à une « fête des Mères » en raison des questions théologiques sur sa virginité et de sa fécondation de source divine.



En pleine guerre mondiale, le 16 Juin 1918, le colonel de la Croix-Laval va instaurer la première « journée des mères » à Lyon pour rendre hommage à toutes les femmes ayant perdu un fils dans les tranchées.

Le traumatisme des pertes humaines de la Grande Guerre amplifie la crainte de la dépopulation. Les pouvoirs publics incitent les municipalités à organiser au mois de mai une journée pour célébrer les mamans.

Sous le régime de Vichy la célébration de la maternité devient une fête nationale fixée au dernier dimanche de mai sous la dénomination de « journée des Mères ».

Plus tard, en 1950, sous la 4^{ème} République, la fête des Mères est inscrite en tant que loi dans le calendrier républicain. Le président Vincent Auriol promulgue la loi du 24 mai 1950 qui stipule :

« La République française rend officiellement hommage chaque année aux mères françaises au cours d'une journée consacrée à la célébration de la fête des Mères »

Sous la 5^{ème} République, cette fête devient dès les années 1960 un moyen d'encourager la consommation et de vendre des appareils électro ménagers...

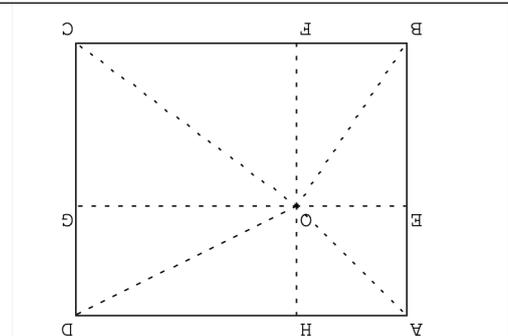
Le musée Électropolis de Mulhouse retrace fort bien les publicités de cette époque.

La tradition perdue aujourd'hui et les Français célèbrent leur mère chaque année le dernier dimanche du mois de mai sauf si la date coïncide avec celle de la Pentecôte. La fête des Mères a alors lieu le premier dimanche de juin.

SOLUTION de l'énigme mathématique

Le fenouil est à 13,6 m du centre du puits.

Soit : $DO^2 = AO^2 - BO^2 + CO^2 = 8^2 + 10,2^2 + 15^2 = 184,96 = 13,6^2$, donc : $OD = 13,6$.
En effectuant (1) - (2) + (3) - (4) on obtient : $AO^2 - BO^2 + CO^2 - DO^2 = 0$.



Soient E, F, G et H les projetés orthogonaux de O sur (AB), (BC), (CD), (DA).
Les relations de Pythagore dans AEO, BEO, CGO et DGO s'écrivent :
(1) $AE^2 + EO^2 = AO^2$
(2) $BE^2 + EO^2 = BO^2$
(3) $CG^2 + GO^2 = CO^2$
(4) $DG^2 + GO^2 = DO^2$
(3) s'écrit aussi : $BE^2 + GO^2 = CO^2$ (3)
(4) s'écrit aussi : $AE^2 + GO^2 = DO^2$ (4)

Désignons respectivement par A, B, C et D les emplacements des plants d'armoïse, de benoîte, de consoude et de fenouil.
Si O est le centre du puits, on a donc : $OA = 8$, $OB = 10,2$ et $OC = 15$ (en mètres).

La Guerre des évêques (1592-1604)

Succédant à un millénaire de Moyen-Âge, le 16^{ème} siècle alsacien est un concentré d'événements majeurs qui a structuré durablement une partie de notre histoire régionale.

L'ancrage de la Réforme dans nombre de paroisses traditionnellement catholiques s'est accompagné de situations tendues, voire conflictuelles. Il a fallu du temps pour que cohabitent les deux religions chrétiennes, celle de la Réforme et celle défendue par la couronne des Habsbourg dont relevait la plus grande partie du territoire.

Ce siècle a vu la guerre des rustauds, fortement inspirée des idées de la Réforme mais reniée par elle et écrasée en 1525 dans un bain de sang (Histogram n° 33). Tout au long de ce siècle, on assiste à une concurrence vive entre protestants qui fondent nombre d'écoles et catholiques qui tardent à engager une contre-réforme avec l'appui des jésuites.



Cardinal Charles 1^{er} de Lorraine (1567-1607)

Mais le plus invraisemblable arrive en 1592 : le 2 mai de cette année-là l'évêque de Strasbourg, Jean de Manderscheid-Blankenheim décède. Le 10 mai, en l'absence de leurs homologues catholiques, les chanoines protestants du Chapitre élisent comme successeur...un adolescent de 15 ans, Jean-Georges de Brandebourg qui est intronisé à la cathédrale alors réservée au culte protestant.

Le 10 juin suivant, les chanoines catholiques élisent le cardinal Charles de Lorraine, déjà évêque de Metz, âgé de 25 ans.

A cette époque, les évêques tout comme le pape pouvaient lever des armées. Ce qui fut fait, la guerre du pouvoir opposa les deux camps moyennant le ravage de villes et villages.



Carte d'escarmouches entre Dachstein et Molsheim (2 décembre 1592)

Il fallut la médiation du duc de Wurtemberg pour qu'une issue soit trouvée au conflit : la paix de Haguenau est signée en 1604 (le 12 novembre pour les protestants, le 22 novembre pour les catholiques, car à ce moment seuls ces derniers avaient adopté le calendrier grégorien). Après 12 années de conflit, Charles de Lorraine est reconnu comme seul évêque de Strasbourg, tandis que Jean-Georges de Brandebourg renonce à son siège moyennant une pension très substantielle. A 27 ans à présent, muni de cette confortable rente, il envisage de se marier... Le culte catholique ne pouvant être rétabli à la Cathédrale, le Grand Chapitre est transféré à Molsheim jusqu'en 1681 (annexion de Strasbourg par la Couronne de France).

On pouvait alors croire qu'enfin notre région trouverait une période de paix, mais déjà des nuages menacent sur l'Europe centrale, préfigurant de nouveaux périls pour le peuple alsacien (à suivre).

Blanchisseuses, laveuses, lavandières : une blanchisseuse



On ne se rend pas bien compte, à notre époque moderne, à quel point le lavage du linge était une énorme corvée, jusqu'à ce qu'un bienheureux (Jacob Christian Schäffer) invente la machine à laver (1767).

Ce travail était effectué par les blanchisseuses, les laveuses, les lavandières qui prenaient en charge autant le linge fin que les grosses pièces de tissu grossier qui se lavaient dans les rivières.

Travail difficile et extrêmement physique, il fallait battre le linge, le tremper, le tordre, le savonner, l'essorer, le plier dans des lieux humides et souvent insalubres.

Les blanchisseuses n'échappaient pas à différentes pathologies dues au linge infecté, à l'humidité, à la position penchée pendant de longues heures.

Dans les « Misérables », Victor Hugo décrit leur condition : « toute la journée dans un baquet jusqu'à mi-corps, à la pluie, à la neige, avec le vent qui vous coupe la figure ; quand il gèle, c'est tout de même, il faut laver...On a ses jupes toutes mouillées dessus et dessous ».

Profession essentiellement féminine, les blanchisseuses se groupent en corporation.

Au 19^{ème} siècle à Paris, le jour de la mi-carême elles défilent sur des chars exposant fièrement leur reine de beauté, premières femmes à voter pour l'élection de leur reine.

Une alsacienne renommée, ancienne blanchisseuse, a rejoint nos livres d'histoire :

Madame Sans Gêne (1753-1835), alias Catherine Hubscher, native d'Altenbach, duchesse de Dantzig, épouse du Maréchal Lefebvre.



Catherine Hubscher